

NOTES CRITIQUES



Juliusz Bardach

LA NAISSANCE DE LA NATION LITUANIENNE MODERNE

Jerzy Ochmański, *Litewski ruch narodowo-kulturalny w XIX wieku, do 1890 r.* [Le mouvement culturel et national lituanien au XIX^e siècle, jusqu'à 1890], Białystok 1965, 201 pages, résumé en lituanien;

Piotr Łossowski, *Gazeta «Auszra» i początek narodowego ruchu litewskiego (1883-1886)* [Le journal «Auszra» et les débuts du mouvement national lituanien (1883-1886), dans: *Studia z dziejów ZSRR i Europy Środkowej*, vol. I, Wrocław 1965, pp. 81 - 127.

Une recrudescence d'intérêt pour les recherches sur l'histoire de la Lituanie se manifeste aujourd'hui dans les sciences historiques polonaises. Parmi les ouvrages qui étaient consacrés récemment à l'histoire de la Lituanie, nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs sur la monographie de Jerzy Ochmański et l'étude de Piotr Łossowski. Ces auteurs renouent avec la formation de la nation lituanienne moderne qui s'est effectuée dans la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. La Lituanie se trouvait alors sous le joug de l'Empire russe. A partir de 1865, les autorités russes interdisaient l'impression de publications lituaniennes en lettres latines et tentaient — d'ailleurs en vain — d'introduire l'alphabet cyrillique considérant que cette mesure était une étape de la russification de ce pays. La lutte pour le droit à une langue propre se liait en Lituanie à la prise de la conscience nationale. Elle s'exprimait dans la publication de livres, ayant d'abord une teneur religieuse, de calendriers et d'abécédaires et, ensuite, à partir des années quatre-vingt du XIX^e siècle, de périodiques édités en Lituanie Prussienne, c'est-à-dire dans la partie du territoire lituanien qui se trouvait sous la domination allemande. Ces publications passaient ensuite clandestinement sur le territoire lituanien qui était sous la domination russe. Les auteurs des ouvrages dont nous traitons accentuent particulièrement le mouvement culturel national, car c'est en luttant pour le droit à leur langue et à leur littérature que les Lituaniens — tout au moins ceux qui étaient conscients de ce but — s'efforçaient de créer leur propre nation.

La formation de la nation lituanienne moderne est particulièrement intéressante. Cette nation n'est pas issue de la transformation de la société féodale stratifiée — comprenant aussi bien des états privilégiés qu'une bourgeoisie et une paysannerie — en une société pourvue d'une conscience nationale correspondant à sa nouvelle structure sociale. C'est en effet de cette façon que se sont formées les nations modernes qui avaient leur propre État comme: française, anglaise, allemande, espagnole, etc., et aussi celles qui en étaient dépourvues comme les nations hongroise et polonaise. Il en était tout autrement de la nation lituanienne. A la suite des processus historiques et surtout de l'union entre la Pologne et la Lituanie, la noblesse des territoires ethniques lituaniens

avait cessé bien avant le XIX^e siècle d'être lituanienne en ce qui concerne sa langue et sa culture. Dans les villes où la population se composait surtout des Polonais, des Juifs et des fonctionnaires russes, l'élément lituanien était minime. Il convient également de tenir compte de l'expansion à l'est de la Lituanie de la population de la Biélorussie voisine. Ces conditions ne facilitaient guère la formation d'une nation lituanienne moderne.

Cette nation moderne ne dérive donc pas de la société féodale lituanienne et elle n'en est pas une continuation naturelle. Elle est née de la scission intervenue entre les masses populaires qui avaient conservé la langue et les coutumes de leurs ancêtres, et les classes privilégiées — les magnats et noblesse — qui avaient conclu des traités politiques avec les nations voisines, surtout avec la nation polonaise, et avaient finalement accepté leur culture et leur langue. De cette façon la nation lituanienne moderne s'est formée d'une seule classe, de la paysannerie, et c'est là son trait caractéristique, bien qu'il ne soit pas exceptionnel.

Pour mettre ce problème en relief — et compléter les explications des auteurs — il convient de l'examiner dans le contexte européen. En France, lorsque l'ancien régime prit fin au déclin du XVIII^e siècle, la paysannerie est devenue une partie intégrante de la nation et c'est elle qui décida de son caractère. Cette paysannerie reprit la tradition nationale et — sous l'égide de la bourgeoisie — elle constitua l'ossature de la nouvelle nation française. Les anciennes classes dominantes, obligées de reconnaître les changements intervenus, s'efforçaient pourtant de conserver leur position privilégiée dans la nation. Il en était de même partout où les nations en se transformant, embrassaient aussi bien les anciens états privilégiés que la bourgeoisie et la paysannerie. Ces transformations étaient caractérisées par la tendance de «renforcer une liaison entre les classes en propageant l'idée de la nation en tant qu'une communauté historique d'hommes»¹. C'est la communauté qui avait le plus d'importance, une communauté déterminée par l'histoire et identique pour toutes les classes formant une nation, substrat démographique de l'État national.

La situation était tout autre dans les pays où une seule classe donnait naissance à une nation moderne. A l'encontre des nations qui avaient leurs propres couches éclairées, capables de formuler l'idéologie nationale à diverses étapes de leur développement, les Litvaniens, les Lettons et les Estoniens sur la Baltique, ainsi que les Slovaques, les Croates et les Slovènes au sud-est de l'Europe devaient d'abord créer leur propre intelligentsia et une bourgeoisie — si restreinte fut-elle — qui auraient été capables de formuler cette idéologie à l'usage des masses paysannes. La paysannerie à elle seule n'a, en effet, jamais été capable d'élaborer un programme national.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle se formait en Lituanie une intelligentsia composée du clergé catholique et, au fur et à mesure du développement de l'instruction publique, d'enseignants et aussi de représentants, peu nombreux, des professions libérales. Ils étaient tous originaires de la campagne, et des liens étroits les unissaient encore à la paysannerie. Les premiers représentants de la bourgeoisie marchande étaient aussi les fils de paysans aisés.

Ces processus de stratification s'effectuaient au moment où d'autres nations, plus avantagées, avaient déjà leurs structures sociales modernes. La division en nations «historiques» et «non-historiques» — admise par la doctrine de la monarchie austro-hongroise — dérive de la différence qui existe entre le modèle «classique» et le modèle «paysan» de la formation d'une nation moderne. Ajoutons qu'en règle générale, les nations «non-historiques» n'avaient pas leur propre État, alors que les nations «historiques» en possédaient un ou, comme les Polonais et les Hongrois, l'avaient perdu à la suite des circonstances particulières après avoir connu une existence indépendante durant des siècles. Il va de soi que le fait d'avoir eu une existence politique conduisait à l'affermissement de la personnalité nationale.

Pour mieux comprendre la formation de nations «non-historiques», dépourvues de classes dominantes datant de l'époque féodale, il convient d'analyser la différence qui existe entre la notion de nation et celle de nationalité. D'après Raymond Aron «une nationalité [c'est] un groupe-

¹ J. Szacki, *Ojczyzna, naród, rewolucja* [La patrie, la nation, la révolution], Warszawa 1962, p. 252.

ment humain caractérisé par un style propre de vie et de culture, par sa conscience d'être unique et la volonté de le rester [...] Toutes les nationalités — groupes caractérisés par une nuance propre de la langue et de la culture — ne peuvent s'ériger en nations, groupe qui se veut porteur d'un État et sujet autonome sur la scène historique»².

Le rôle que l'État joue dans l'existence et le développement de la nation est quelque chose d'essentiel et R. Aron a parfaitement raison d'attirer l'attention sur ce fait. Nous sommes convaincus que l'État est l'élément fondamental de l'existence d'une nation. Même si au cours de l'histoire une nation perdait son indépendance le fait d'avoir eu son propre État dans le passé et le désir de le reconquérir cimentaient la société en lui prêtant le caractère de la nation. D'exemple peuvent servir les nations balkaniques: les Serbes, les Bulgares et les Grecs subjugués par les Turcs et, en Europe centrale, les Tchèques, les Hongrois et les Polonais. Tout autrement se présente la question des ethnies qui n'ont pas réussi dans le passé à avoir un État durable comme les Estoniens, les Lettons et les Slovaques. Mais si après avoir acquis leur conscience nationale, les couches éclairées de ces peuples (l'intelligentsia) savaient formuler le programme de leur indépendance politique et lui gagner l'appui des masses, nous avons affaire à la naissance d'une nation ayant sa propre idéologie. Nous pouvons donc dire que le mouvement national et culturel sera le propre aussi bien des nationalités (des Juifs en dehors de l'État d'Israël, des Basques en France, des Gallois en Angleterre) que des nations et que le mouvement de libération nationale fera une différence essentielle entre une nation n'ayant pas son propre État et une nationalité.

Après ces réflexions générales, revenons à la question de la nation lituanienne et rappelons qu'au moment de sa formation dans la seconde moitié du XIX^e siècle, des conditions objectives la rapprochaient du groupe des nations paysannes n'ayant pas eu d'État dans le passé. La nation lituanienne en différait cependant parce que son programme national pouvait se référer à la tradition du Grand Duché de Lituanie qui avait été un grand et puissant État dans le passé. Cette tradition que l'intelligentsia lituanienne a transmise au peuple contribua dans une large partie à former sa conscience nationale, son idéologie nationale.

Lorsqu'il est question d'idéologie, il convient de constater que le caractère du substrat social de la nation lituanienne était favorable au développement de l'idéologie nationaliste. Un grand rôle dans la formation de cette idéologie a joué le clergé catholique d'origine lituanien qui l'a empreintée de cléricanisme et d'une religiosité bornée. Dans le premier de deux ouvrages cités J. Ochmański est porté à surestimer le caractère progressiste de l'idéologie des premiers groupes de nationalistes lituaniens rassemblés autour des périodiques «Szwiesza» et ensuite «Auszra». Le deuxième auteur, P. Łossowski, est plus objectif et y distingue des éléments d'un chauvinisme dirigé surtout contre les Polonais et les Juifs. Au début, le mouvement national lituanien, encore faible, tendait à une entente avec les autorités de la Russie tsariste, considérant que la noblesse polonaise et la partie polonaise du clergé étaient ses principaux adversaires. Les autorités russes ne prêtèrent aucune attention à ses avances et les repoussèrent. Il nous semble que ces traits caractéristiques du jeune mouvement national lituanien découlaient non pas — comme on le croit parfois — de la désorientation politique des militants lituaniens encore inexpérimentés qui faisaient leurs premiers pas sur l'arène politique, mais de la situation objective du mouvement lui-même. Ce n'est que lorsque l'intelligentsia nationale laïque se renforça et se lia à la jeune classe ouvrière en voie de formation qu'il fut possible dans les premières années du XX^e siècle de formuler une idéologie nationale progressiste. Son porte-parole fut avant tout la social-démocratie lituanienne qui exerçait aussi son influence sur certains milieux paysans et s'efforçait de les rendre plus progressistes.

Indépendamment d'opinions différentes, toujours possibles lors de l'appréciation d'un ouvrage, il faut souligner que la documentation accumulée et présentée par les deux auteurs révèle un tableau intéressant de la formation du mouvement national lituanien qui a donné naissance

² R. Aron, *Paix et guerre entre nations*, Paris 1962, p. 297.

à la nation lituanienne moderne et, après 1918, à l'État lituanien. Les éléments typiques de ce processus et son caractère particulier, si on le compare avec celui qui s'est opéré dans d'autres pays de l'Europe centrale et orientale — comme nous sommes efforcés de le mettre en relief — décident également de la valeur scientifique des deux études que nous venons de présenter.